

L'écrivain et philosophe genevois Henri-Frédéric AMIEL (Genève, 1821-1881) a tenu son *Journal intime* de 1839 à 1881, journal qui fut en grande partie publié après sa mort. Le dictionnaire *Petit-Robert-2* dit en parlant de cet auteur que ses écrits « montrent la lucidité de son esprit critique et l'absolue sincérité de son introspection, servie par une phrase souple et nuancée ». Pour vous en donner un exemple, voici ce qu'il écrit, de Vitznau (au bord du lac des Quatre-Cantons, entre Lucerne et Schwytz), où il est en séjour avec deux amies entre le 26 septembre et le 5 octobre 1871, et où il fête ses 50 ans le 27 septembre. Le 30 septembre, à 10 heures du soir, il écrit :

« Fait connaissance plus intime avec le peintre parisien B. [Barbey, lui aussi en séjour à Vitznau]. Joué avec lui aux dames après midi, et causé philosophie deux heures après souper. Rien n'était cocasse pour moi comme d'entendre ce bachelier bien appris me réfuter Hegel [dont Amiel est spécialiste], m'expliquer que le protestantisme n'est pas une religion [Genevois né à Genève, ville encore considérée au XIX^e siècle comme la Rome protestante, Amiel est naturellement de religion protestante], me prouver que la nature a tort de passer du polygone au cercle et du polyèdre à la sphère ou réciproquement, vu que les saines notions métaphysiques s'y opposent, en d'autres termes me montrer dans toute sa crudité les limites de l'esprit français, qui met toujours l'école, la formule, le conventionnel, l'a priori, l'abstraction, le factice au-dessus du réel, et qui préfère la clarté à la vérité, les mots aux choses, et la rhétorique à la science. – Ils sont absolus comme l'ignorance qui n'a rien comparé ; ils ne comprennent que le noir et le blanc, le oui et le non, omettant ainsi toutes les couleurs d'une part, et de l'autre, tous les degrés intermédiaires entre l'affirmation et la négation. – Ils sont logiciens et non dialecticiens. La tendance mathématique les rend incapables devant le degré supérieur de la réalité ; en fait ils ne *comprennent* rien, quoiqu'ils ergotent sur tout. – Habiles à distinguer, à classer et à pérorer, ils s'arrêtent sur le seuil de la philosophie, qui consiste à reconnaître l'inanité des différences et à en trouver la genèse. Ils ne sortent de la description que pour s'élancer sur les généralisations précipitées. – Ils s'imaginent représenter vraiment l'homme complet, tandis qu'ils ne peuvent briser la dure coquille de leur nationalité, et qu'ils ne comprennent pas un seul peuple en dehors d'eux-mêmes.

Ignorants, absolus, scolastiques, formels, abstraits, tels on les retrouve toujours quand il s'agit de s'expliquer un phénomène social ou ethnographique. Leur casier de catégories est d'une simplicité sauvage. La punition, c'est qu'ils ne se jugent pas et sont farcis de préjugés, malgré leur incrédulité railleuse. Esprits mutinés, ils se prennent pour des esprits libres. Spirituels si l'on veut, mais bornés au dernier point. Ils vivent de rengaines toutes faites, et si Montégut [Emile Montégut (1825-1895), essayiste et écrivain] appelle cette infirmité de l'*idéalisme*, c'est qu'il convient de dorer la pilule à un peuple qui n'aime que les fictions flatteuses et qui a peur de la vérité.

Peuple de l'apparence et du faux plaqué. Sa religion : les mots. »

Après ces observations, Amiel est allé se coucher et n'a repris la plume que le lendemain, 1^{er} octobre 1871, à 14 heures.